

du théâtre national et du Rideau de Bruxelles située dans les années 50 ou lieu des années 40, début des Biennales de poésie de Knokke situé dans les années 60 au lieu de début 1950...)

Mais toutes proportions gardées, même s'il pêche par des imprécisions ou des coquilles qui irriteront le spécialiste, le texte d'Ana González est une bonne introduction à la littérature belge. Il donnera, à des étudiants universitaires par exemple, une image assez juste de la littérature belge de langue française. Le néophyte hispanophone, quant à lui, parcourra l'ouvrage facilement, grâce à la longue introduction historico-linguistique qui précède l'analyse littéraire.

Bibiane FRÉCHÉ

KLINKENBERG (Jean-Marie), *Petites mythologies belges*. Bruxelles, Édition Labor/Éditions Espace de Libertés, coll. Liberté j'écris ton nom, 2003, 96 p.

Dès l'*Introduction un peu languette*, Jean-Marie Klinkenberg cherche et trouve un ton narratif pour ses *Petites mythologies belges* : « Ça a commencé assez tôt. Pourtant, rien ne le laissait prévoir. Car on sortait de la guerre. Et sur les marchés, à la sortie des stades, à la fin des messes [...] » (p. 5). Il s'agit de l'histoire, mais d'une histoire qui devient tout de suite, après la guerre, vie quotidienne. Il s'agit d'une vie intime et collective : histoire d'un *moi* qui devient *nous*, mêlant un petit peu de nostalgie avec beaucoup d'ironie : « Dans ma classe à l'école primaire, à côté du panneau qui m'a initié à la poésie, et qui disait, en lettres bien rondes, "le marron tombe, cloc, les marrons tombent, cloc, cloc", il y avait une inamovible et incontestable photo du roi, rendue acceptable par celle de la reine (Astrid, évidemment) » (p. 5).

Ironie, beaucoup d'ironie, mais dans le sens étymologique du mot. Et donc recherche, interrogation des témoins d'une « époque », des gens qui semblaient être là depuis toujours, nos « héros mythiques » à nous. Et à partir du père, bien sûr, dont l'évocation pourrait figurer dans un scénario de Woody Allen (comme celles de la patrie et de Dieu, d'ailleurs) : « D'abord mon père, qui avait été prisonnier de guerre, n'avait rien contre les Allemands ; il disait que c'était contre les nazis qu'il avait dû se battre, et il disait ça à un moment où ne pas utiliser le mot "Boche" était faire preuve de tiédeur suspecte. On était

même un peu germanophiles dans la famille » (p. 6).

Le « panneau [...] qui disait » ; « mon père [...] disait [...] disait ». Les choses, les personnes nous parlent ; elles nous ont toujours parlé. Comment faut-il les réécouter et les faire parler aujourd'hui ? Comment retrouver « ma madeleine à moi » (p. 7) ? Comment suivre l'imaginaire, les « traces mentales » d'une « histoire » belge, sans se laisser traîner dans un « débat » qui ne mène nulle part ? Voilà, parmi les autres, *une* — peut-être *la* — réponse(-route) de Jean-Marie Klinkenberg : « [...] puisque la Belgique a constitué une réalité qui s'est objectivement imposée à ses citoyens pendant plus de cent cinquante ans, et puisque dire c'est faire, les adhésions ou les résistances des Belges à cet imaginaire ont forcément déterminé la trame de leur existence intime quotidienne » (p. 8).

En effet, oscillant entre adhésions et résistances, dénégations et affirmations, et passant à travers « coup de blagues belges, de vacances prises à la mer, d'écoute de Jacques Brel et de lecture de Simenon », « la Belgique s'est bien créé un protocole de décodage du réel, c'est-à-dire une culture » (p. 9). « La culture belge existe. Des milliers des Belges l'ont rencontrée » (p. 17). Il s'agit donc de photographier l'explosion de la culture, pourrait-on dire avec Lotman, dans la société belge, identifiant « morceaux de Belgique » (p. 9) : la mer (p. 17-22), le vélo (p. 23-26), Eddy Merckx (p. 27-36), etc. En compagnie d'Eddy, on sort « des livres de cuisine pour aller vers la chanson de geste » : « Épopée à la morale ambiguë — les impératifs chevaleresques s'y mêlent aux rappels brutaux du pur esprit de réussite —, le Tour de France permet au Belge de magnifier son espace et son histoire » (p. 27).

On pense à Roland Barthes, au *Tour de France comme épopée*, essai cité d'ailleurs par Klinkenberg (p. 29), qui, déjà dans l'*Introduction*, évoque l'univers des *Mythologies* (1957) barthiennes : « un essai qui fait figurer le mot "Mythologie" dans son titre est nécessairement un clin d'œil fait à Roland Barthes » (p. 14). Ça va de soi. Mais les deux pages suivantes soulignent bien la fonction et le contexte du repêchage, montrant l'horizon narratif, brillant de l'essai de Jean-Marie Klinkenberg et, en même temps, son engagement. Le lecteur peut songer à Barthes et

décider que *Petites mythologies belges*, au-delà du célèbre « modèle », « relève de la sémiotique, sans en emprunter la technicité » (p. 15) mais en voulant en garder « la fonction politique ("citoyenne") » (p. 16).

Étant donné que le point de départ de la réflexion — on l'a vu — sont les citoyens, leur culture, leur vie, la sémiotique se mêle à l'anthropologie, à l'anthropologie de la culture, et à la sociologie. En outre, la recherche de Klinkenberg va au delà des généreuses décennies 1950 et 1960 de Barthes et se souvient, avec Christopher Lasch, de la crise des années septante, de la perte d'engagement, compensée par une attention exclusive au « moi » pendant les années quatre-vingt et nonante, des mutations consécutives au 11 septembre 2001. La « belgitude » (p. 8) revient ainsi au monde entier, à ses changements, mais à partir de ceux qui la concernent de tout près : État unitaire, État fédéral, Flandre, Wallonie, « identité belge » et « nouveau travail d'identification en cours » (p. 13). Avant de *Monter à Paris* (pp. 43-50), il faut bien passer par et penser à Bruxelles.

Luciano CURRERI

DELSEMME (Paul), *Les écrivains francs-maçons de Belgique*. Préface de Raymond Trousson, Bruxelles, Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, 2004, 568 p.

Dans un ouvrage collectif paru en 1983 et consacré aux *Visages de la Franc-Maçonnerie belge du XVIII^e au XX^e siècle*, Paul Delsemme avait déjà donné une première liste des auteurs ayant appartenu aux obédiences maçonniques. Il développe ici son inventaire en proposant un ensemble de plus de 140 biographies d'auteurs. Limité, pour des raisons évidentes, aux écrivains décédés, le corpus comprend des auteurs de langue française, mais également de langue flamande. Avec l'esprit d'ouverture qui le caractérise, Paul Delsemme a par ailleurs convoqué des Maçons qui se sont illustrés dans tous les genres littéraires, de l'essai à la poésie ou au roman, des mémoires au théâtre.

Par définition discrète, voire secrète, l'adhésion maçonnique est rarement proclamée sur la place publique. Les archives incomplètes des loges et l'éparpillement des sources rendaient le travail difficile. Avec patience et obstination, Paul Delsemme a complété les documents existants, suivi des pistes

improbables et bouclé enfin, pour célébrer son 90^e anniversaire, sa longue enquête. On lui doit ainsi quelques découvertes, comme celle de l'appartenance maçonnique de Mgr Mercy d'Argenteau, nonce apostolique du pape en Bavière et parrain de Charles De Coster ou celle du poète de la vie quotidienne Jules Metz, mieux connu sous le nom de « M. Météo ».

Rien de fastidieux dans cet exercice. La plume aisée de Delsemme caractérise chaque auteur en une notice de quelques lignes ou de quelques pages, selon affinités, avant de préciser son engagement maçonnique en termes précis. Ce gros livre s'apparente donc plus à un recueil d'essais qu'à une bibliographie commentée. L'unité scientifique des notices y perd sans doute, mais le lecteur y trouvera d'avantage de plaisir. Un excellent index complète cet ouvrage que toute bonne bibliothèque de littérature belge s'honorera de posséder désormais.

Paul ARON

.....
TROUSSON (Raymond), *La Légende de la Jeune Belgique*. Bruxelles, A.R.L.L.F., 2000.

.....
Raymond Trousson a rassemblé dans cet ouvrage quatre textes qui participent à l'histoire mythique de la Jeune Belgique. Ces textes ont été publiés du vivant des auteurs, mais sont devenus inaccessibles en dehors des grandes bibliothèques.

Iwan Gilkin, dans *Quinze Années de littérature*, publié en 1895, dresse un bilan de l'activité des années écoulées. Racontant les combats, les ruptures, l'opposition de l'art pour l'art à la montée du symbolisme, ce texte engage l'historiographie littéraire dans la perspective d'une « renaissance » des lettres belges grâce à la Jeune Belgique. Le deuxième texte de Gilkin, *Les Origines estudiantines de la « Jeune Belgique »*, publié en 1909, est plus de l'ordre de l'anecdote et des souvenirs personnels.

Le troisième texte, *La Miraculeuse Aventure des Jeunes Belges*, est dû à Oscar Thiry. Publiée tout au long de l'année 1910 dans *La Belgique artistique et littéraire*, cette longue étude s'apparente à une première synthèse sur le mouvement. Thiry réalise un « reportage », où il consigne les souvenirs des acteurs et cite des extraits d'ouvrages et de revues.

Valère Gille signe le dernier texte, *La Jeune Belgique au hasard des souvenirs*, de 1943. Dernier témoin, il rassemble ses souvenirs